

Hubert Aquin, plus grand que nature

Hubert Aquin : la course contre la vie, de Jacques Beaudry.
Hurtubise HMH, « Constantes », 124 p.

François Harvey

Number 213, March–April 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10430ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvey, F. (2007). Hubert Aquin, plus grand que nature / *Hubert Aquin : la course contre la vie*, de Jacques Beaudry. Hurtubise HMH, « Constantes », 124 p. *Spirale*, (213), 10–11.

Hubert Aquin, plus grand que nature

HUBERT AQUIN : LA COURSE CONTRE LA VIE de Jacques Beaudry

Hurtubise HMH, « Constantes », 124 p.

par FRANÇOIS HARVEY

« **L**e suicidé culpabilise les vivants. Celui qui meurt de maladie ou d'accident nous permet de nous réjouir : nous l'avons échappé belle. Celui qui comme Aquin attende à sa vie fait de chacun de nous des meurtriers : qui ne se reproche de ne pas lui avoir téléphoné, offert un emploi, invité à déjeuner, offert à boire, ou à bavarder seulement, s'imaginant que cela aurait mis fin à sa dépression » (Jacques Godbout, « Qui a tué Hubert Aquin? », *Le Devoir*, 18 mars 1978). Composé un an seulement après la mort d'Hubert Aquin, l'anti-hommage de Jacques Godbout à l'auteur de *Prochain épisode* constitue un regard sévère, mais lucide, sur un mythe alors naissant au Québec, celui du grand écrivain suicidé. Conduit par la question de la responsabilité envers celui qui s'est donné la mort, Godbout enquête : qui a tué Hubert Aquin? À cette énigme aquinienne, une solution évidente : Hubert Aquin. Après tout, n'est-ce pas le sens étymologique du mot suicide, *sui cadere*, se tuer soi-même? Or, les choses ne sont peut-être pas aussi simples, puisque à l'approche du trentième anniversaire de sa mort, la question refait surface : selon Jacques Beaudry, Aquin ne s'est pas tué, on l'a suicidé.

Le suicidé de la société

Antonin Artaud écrivait, à propos de Vincent van Gogh, que « ce n'est pas à force de chercher l'infini que Van Gogh est mort, qu'il s'est vu contraint d'étouffer de misère et d'asphyxie, c'est à force de se le voir refuser par la tourbe de tous ceux qui, de son vivant même, croyaient détenir l'infini contre lui » (Van Gogh, *le suicidé de la société*, 1947). Inspiré par les commentaires d'Artaud, Jacques Beaudry soutient, dans son essai *Hubert Aquin : la course contre la vie*, que la mort d'Aquin suit un schéma analogue à celle du peintre hollandais, puisque la « conscience bestiale de la masse » (Artaud) a eu raison de la volonté de

l'écrivain québécois de « vivre une vie qu'on ne peut pas vivre : la vie libre, insoumise » (Beaudry). Aux yeux de Beaudry, Hubert Aquin n'était pas un activiste excentrique ou un être à la psyché trouble; au contraire, il était une personnalité sans limites, portée par un ardent désir de surpasser la condition de l'homme commun. Mais contre cette aspiration à la sur-vivance (au plus-être teilhardien), la société a continuellement posé ses butoirs. Deux épisodes dans la vie d'Aquin sont à cet effet parlants : son internement, en 1964, et son renvoi des Éditions La Presse, en 1976. À ces deux moments correspondent deux figures emblématiques de l'ordre social : Pierre Elliott Trudeau et Roger Lemelin.

La réponse d'Aquin à « La nouvelle trahison des clercs » est bien connue. « La fatigue culturelle du Canada français » est une réplique mordante à la pensée de Pierre Elliott Trudeau dont le dessein, affirme Aquin, consiste à réduire l'existence politique et culturelle des Québécois à un rôle secondaire dans la fédération canadienne. Contre la fonctionnarisation trudeauiste, Aquin promet un Québec indépendant à l'identité culturelle affirmée, une nation propre au sein de l'universel. D'après Beaudry, « La fatigue culturelle du Canada français » constitue une première occurrence de la soif de sur-vivance d'Aquin, dans la mesure où celui-ci, ayant saisi dans la rhétorique de Trudeau « le sens collectif de sa propre humiliation et le sens personnel d'une dévaluation collective », oppose au déficit historique du Québec sa libération totale. Cet intense désir d'affranchissement pousse Aquin à fonder l'Organisation Spéciale, formation terroriste dont il est le seul membre et commandant, puis à entrer dans la clandestinité afin de donner corps à son idéal indépendantiste et révolutionnaire. Déclaration de résistance anarchique contre l'oppression fédéraliste, la prise du maquis par Aquin symbolise, croit Beaudry, un acte total de « rupture avec une société qui triche » parce

qu'elle réduit à une sous-vie l'existence politique des Québécois. Toutefois, cet élan d'insoumission se voit freiné le 5 juillet 1964, date où Aquin est arrêté à bord d'une voiture volée, puis enfermé dans un institut psychiatrique.

Lors de la nomination d'Aquin au poste de directeur littéraire des Éditions La Presse en 1975, Roger Lemelin mandate celui-ci pour créer une NRF québécoise. Aquin est enchanté à l'idée de développer à un si haut niveau la littérature du Québec. Mais cet enthousiasme est de courte durée : Claude Hurtubise, seconde tête dirigeante de la maison d'édition, frustre Aquin en le contraignant à de faibles moyens. D'un même souffle, Lemelin déclare dans *Perspectives* qu'« il n'y a pas de littérature québécoise ». Pour Beaudry, le rôle joué par le président des Éditions La Presse dans le suicide d'Aquin est sans équivoque : « l'éditeur Roger Lemelin, "millionnaire", a été pour l'écrivain ce que fut le docteur Gachet, « psychiatre », pour le peintre [Van Gogh] : une sorte de cerbère. Le monde merveilleux de Lemelin s'est vite transformé en enfer pour Aquin. » Désillusionné et trahi, Aquin dénonce Lemelin dans une fracassante lettre ouverte, où il soutient que les Éditions La Presse dissimulent une vaste entreprise d'appauvrissement de la culture québécoise, entreprise dans laquelle « il a été dupe individuellement d'un piège qui fonctionne si bien au niveau collectif ». Le renvoi subséquent d'Aquin des Éditions La Presse a été son échec ultime : l'idéal sans mesure de l'écrivain s'est buté pour une dernière fois contre la paralysie sociale.

Poussé vers la mort par les Trudeau et Lemelin d'« une société qui le réduit à rien », Aquin met fin à ses jours le 15 mars 1977, dans le jardin du couvent Villa-Maria, à l'aide d'un fusil. Mais si Aquin se tue, il n'abdique pas, au contraire. Pour Beaudry, parce que le suicide procède d'une

volonté de « toute-puissance qui choisit même sa mort », Aquin, en se tuant, affirme « sa plénitude d'être par une mort qui le magnifie ». Par la mise en scène spectaculaire de sa mort, Aquin brave ce qui le tue, « il affronte ce contre quoi le commun des mortels ne peut rien : la toute-puissance des ordres établis ». Ce faisant, Aquin transcende la condition de l'homme commun et meurt en surhomme. Mort que son œuvre, prophétique, contenait déjà.

Écrits d'un Rédempteur

Dans l'intervalle entre son internement et son suicide, Hubert Aquin a publié les quatre principaux ouvrages de son œuvre romanesque : *Prochain épisode* (1965), *Trou de mémoire* (1968), *L'antiphonaire* (1969) et *Neige noire* (1974). Selon Beaudry, le passage de l'action terroriste à l'écriture ne signifie pas que l'auteur ait baissé les bras devant la force écrasante de la société. Au contraire, l'arrestation d'Aquin « entraîne un déplacement vers le langage [de] la violence frustrée dans sa réalisation » : l'œuvre d'Aquin s'avère ainsi une vaste entreprise de dénonciation de la supra-conscience sociale, qui se manifeste par une esthétique baroque réagissant par le désordre et la violence au pouvoir ordonnateur de la société.

Le baroque aquinien réalise, au niveau du langage, la terreur que l'auteur n'a pu édifier dans la vie réelle. Dans ses romans, Aquin oppose à l'autorité paralysante une écriture anarchique où sont valorisés le mouvement et la déstructuration. Sur le plan compositionnel, le baroque prend la forme d'un projet de « "destruction pure et simple" du roman », qui vise à édifier un univers proprement apocalyptique, imprégné de néantisation : « perspectives changeantes, temporalité complexe, opacité lexicale, dislocation, discordances, provocation, ellipses, circularité, variations et agitation contribuent à donner [aux récits d'Aquin] une atmosphère de fin du

monde ». Funeste, le baroque chez Aquin porte le langage à sa ruine et aspire, de cette manière, à la mort. Cependant, malgré cette tension vers le non-être, la perspective d'une renaissance n'est pas totalement exclue de son œuvre romanesque.

Selon Beaudry, l'art d'Hubert Aquin est un spectacle qui fascine le lecteur et l'incite à participer activement à son élaboration, jusqu'à se laisser emporter dans son mouvement de néantisation. Le roman aquinien a ainsi la valeur d'un rapt, couplé d'une brutale agression, puisqu'il force sa victime à contempler l'inquiétant spectacle de la mort : « *la composition préméditée du récit aquinien en fait une sorte de complot pour l'exécution duquel l'auteur s'adjoint des complices (Holbein, Shakespeare) chargés de mystifier le lecteur en l'entraînant au seul endroit où il doit être conduit, c'est-à-dire là même où nous mènent le tableau de Holbein [Les ambassadeurs] et la pièce de Shakespeare [Hamlet] : au seuil de la mort* ». Or, ce contact calculé avec l'anéantissement, loin de statuer irrévocablement le lecteur, vise au contraire un effet cathartique. En éprouvant durement son allocutaire, Aquin souhaite lui faire prendre conscience des contraintes qui enserment sa liberté; au moyen du « *désordre rédempteur* » de ses romans, il veut stimuler le lecteur ankylosé et lui ouvrir la voie du *plus-être*.

L'œuvre d'Aquin a ainsi une fonction émancipatrice : par l'actualisation d'un « *projet de mort [qui] répond à une soif désespérée de vivre* », elle purge le lecteur de sa fatigue personnelle. Or, pour Beaudry, puisque l'œuvre et la vie d'Aquin sont inextricables, l'aspect salvateur de ses romans rejaillit nécessairement sur son suicide : en transformant sa fin en un éclatant spectacle de mise à mort, Aquin cherche à débarrasser une collectivité entière de son défaut d'être; se tuant, il nous montre la voie rédemptrice de l'insoumission. Sa mort prend ainsi une allure politique, mais aussi mystique et résurrectionnelle, calquée sur la fin extatique de *Neige noire* où personnages, lecteur et auteur sont emportés dans un mouvement d'ascension vers le « *point oméga que l'on n'atteint qu'en mourant et en perdant toute identité, pour renaître et vivre dans le Christ de la Révélation* ».

Un simple pas reste à franchir pour associer Aquin au Christ. Beaudry s'y

consacre dans la dernière partie de son ouvrage, dégagant au travers des personnages qui jalonnent l'œuvre et la pensée d'Aquin, d'Édipe à Hamlet, en passant par Ferragus, Faust et Nietzsche, un portrait christique de l'auteur de *Neige noire*; celui d'un être mû par une profonde volonté de « *s'affirmer plus grand que ce monde qui l'accable de limites* », et qui s'est suicidé afin de révéler sa véritable identité : « *il transcendait la mentalité commune, il émerveillait, mais pouvait aussi faire peur, comme le Christ* ». Pour Beaudry, Aquin est un martyr de la liberté qui meurt en Sauveur, délivrant du même coup Thèbes de la peste.

Qui a tué Hubert Aquin? (bis)

La force de l'essai de Jacques Beaudry consiste à exploiter avec un intérêt manifeste la biographie d'Hubert Aquin, ainsi que l'intertexte religieux qui traverse son œuvre. Malgré l'absence de références aux travaux antérieurs de la critique aquinienne, qui auraient certainement nourri son propos (notamment les travaux de Pierre-Yves Mocquais et de Robert Richard), Beaudry pointe avec justesse la charge mystique qui traverse l'œuvre d'Aquin, et qui agit d'une manière particulièrement significative dans les derniers écrits de l'auteur. Par contre, fonder le suicide et la pérennité d'Aquin sur sa théologie procède plus d'une visée hagiographique que critique. En plus, incriminer la société pour son incompréhension envers le suicidé double le saint d'une étiquette équivoque, celle de l'écrivain maudit.

Parce qu'elle est foisonnante et étonnamment achevée malgré l'urgence de son écriture, l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin éblouit. Elle est à la hauteur des fabulations dont on revêt son auteur : personne ne sort indemne de sa rencontre. En contrepartie, le suicide d'Aquin est loin d'avoir un retentissement analogue à celui décrit par Beaudry, pour qui « *le spectacle de sa fin réussit [...] à établir une sorte de communion entre lui qui, en deçà de la mort, le produit et nous qui, au-delà de la vie, le consommons, multipliant chaque fois plus ou moins puissamment en nous sa mort à lui* ». En réalité, quelles sont les incidences de la mort d'Aquin sur le plan de l'existence collective des Québécois? Dans *Hubert Aquin : la course contre la vie*, nulle réponse. Remarquons simplement que si Aquin a transformé la littérature du



Julie Andrée T., **Weather Report**
Centre des arts actuels Skol, Montréal, 2005
Photo : Guy L'Heureux

Québec, il demeure par contre un personnage relativement anonyme, dont l'influence, en dehors des milieux érudits, est pour ainsi dire inexistante. Aussi, est-il besoin de le rappeler, son ardent désir d'autonomie nationale s'avère aujourd'hui un souhait doublement rejeté. Aux yeux de ce révolutionnaire, le Québec actuel apparaîtrait sans doute bien fatigué...

Posons à nouveau la question qui travaillait Jacques Godbout, il y a près de trente ans : qui a tué Hubert Aquin? À question simple, solution invariablement évidente : Hubert Aquin. Pensons, pour nous assurer du bien-fondé de cette réponse, à la vie qu'a vécue l'écrivain, ponctuée de licenciements sciemment provoqués, de démissions et d'épisodes dépressifs, qui ont fait dire à Godbout que « *lorsqu'on a toute sa vie pratiqué la mort en trompe-l'œil et l'échec comme réussite, la seule façon de*

vivre pleinement, c'est de se tuer » (« *Qui a tué Hubert Aquin?* »). Remarquons, dans le même ordre d'idées, qu'Hubert Aquin était profondément obsédé par la mort, allant jusqu'à s'« *invent[er] mort de son vivant* » selon Gilles Dupuis (« *La part illisible. L'invention de la mort chez Hubert Aquin* », *Stratégies de l'illisible*, 2005). Le journal de l'auteur confirme cette obsession funeste : en date du 17 août 1961, Aquin y note : « *tous les jours je pense au suicide. Même si je le vois lointain, il reste que j'ai l'âme braquée sur cette sortie de secours. [...] La mort m'habite. Tout ce que je fais est posthume. Je ne vis nulle part. Je me passerais bien du bonheur amoureux si je créais. Mais tout m'échappe et j'écris ces pages, dans ce cahier, pour tromper la mort!* » Il semble bien que pour Aquin, s'enfuir de cette chambre enfumée qu'était la vie n'a été qu'un sombre projet, maintes fois différé. ☹